

DE NIODIOR À POINTE-NOIRE : ALTÉRISATION ET ALTÉRATION IDENTITAIRES

Diouma FAYE

Université Cheikh Anta DIOP, Sénégal

diouma14.faye@ucad.edu.sn / dioumafaye10@gmail.com

Résumé : Les « voyageurs » et les médias sont les deux principaux bâtisseurs de l'altérité. Les premiers la portent et les seconds l'importent. De Dakar à Ouagadougou, de Bamako à Brazzaville, les modalités de circulation de l'altérité sont presque les mêmes. Ces voyageurs sont – la plupart – des migrants qui reviennent au pays après un séjour plus ou moins long en Europe. Leur discours, leur manière de parler, de penser, de s'habiller ont pour effet d'installer une sorte d'écart au sein de leur communauté. À cela, s'ajoutent les médias qui mettent à la disposition des autochtones, un monde en miniature. De ce fait, à partir de ces éléments combinés, l'Autre est imaginé et l'Ailleurs est rêvé. Dans les pays du Sud, cet état des faits favorise d'une part la construction d'un monde en miniature, celui d'un Nord perçu comme le paradis, et, d'autre part, il nourrit et entretient le rêve des jeunes n'attendant que le moment propice pour passer des pays du Sud à ceux du Nord. C'est, du moins, ce qui se dégage de l'analyse des romans *Le ventre de l'Atlantique*¹ de Fatou Diome et *Bleu Blanc Rouge*² d'Alain Mabanckou.

Mots-clés : Identité, médias, altérité, altération, altérisation, migration.

Summary : The "travelers" and the media are the two main builders of otherness. The former wear it and the latter import it. From Dakar to Ouagadougou, from Bamako to Brazzaville, the modalities of circulation of otherness are almost the same. These travelers are - for the most part - migrants who return to the country after a more or less long stay in Europe. Their speech, their way of speaking, of thinking, of dressing has the effect of creating a kind of gap within their community. In addition, there are the media which provide the native people with a world in miniature. Therefore, from these combined elements, the Other is imagined and the Elsewhere is dreamed. In the countries of the South, this state of affairs favors, on the one hand, the construction of a miniature world, that of a North perceived as paradise, and, on the other hand, it nourishes and maintains the dreams of young people. 'waiting for the right moment to move from the countries of the South to those of the North. This, at least, is what emerges from the analysis of the novels *Le ventre de l'Atlantique* of Fatou Diome and *Bleu Blanc Rouge* by Alain Mabanckou.

Keywords: Identity, media, otherness, alteration, alterisation, migration

¹ Diome, Fatou, (2003), *Le ventre de l'Atlantique*, Éditions Anne Carrière, 255p.

² Mabanckou, Alain, (1998), *Bleu Blanc Rouge*, Présence Africaine, 222 p.

Introduction

L'extrême mobilité notée dans le monde actuel, l'important flux technique, idéologique, financier... ainsi que la porosité de certaines frontières font que la rencontre de l'individu avec l'altérité devient on ne peut plus inévitable. En ce XXI^e siècle, tout individu se trouve dans l'obligation de repenser son identité devenu hybride grâce notamment à la rencontre et à l'interpénétration des différentes cultures ou éléments culturels nées en faveur d'une époque mondialisante. Pour mieux appréhender comment cette situation peut, dans certains cas, provoquer des tiraillements ou des conflits identitaires voire même la dissolution de l'identité du personnage, nous l'étudierons principalement à partir de deux romans africains francophones. En effet, il est légitime de (se)poser ces questions : Comment se construit et se pense l'altérité dans les pays du Sud et comment se déroule l'altération identitaire ainsi que le processus de fabrication d'identité pour les personnages migrants ? Cependant, dans le cadre de cet article, nos propos s'appuieront essentiellement sur l'altérité en tant que sujet-autre. Il s'agira d'étudier l'altérité sous l'angle d'un Tu et/ou un Vous s'opposant à un Je et/ou un Nous. En effet, c'est parce que l'Autre « existe » que l'individu veut se poser, s'affirmer à son tour et définir ainsi les contours de son identité.

L'imagination puise ses ingrédients dans la réalité [...] Dès lors qu'ils sont façonnés, [les]personnages empruntent nos mœurs. Les bonnes et/ou les mauvaises. Mabanckou.

1. De la construction de l'altérité

Les individus se définissent selon leurs appartenances à des espaces définis, à des cultures, des mœurs voire des systèmes de pensée... Dans son ouvrage *Soi-même comme un autre* paru aux éditions Seuil en 1990, Paul Ricoeur décrit deux aspects de l'identité : l'*Idem* et l'*Iipse*. Il y a donc d'un côté « l'identité comme mêmeté (latin : *idem* ; anglais : *sameness* ; allemand : *Gleichheit*), et de l'autre, l'identité comme ipséité (latin : *ipse* ; anglais : *seljhood* ; allemand : *Selbstheit*). Ricoeur (1990, p.140). L'*Idem* ou la mêmeté signifie tout ce qui rattache les individus entre eux en mettant en exergue leur ressemblance alors que

l'Ipséité traduit les traits de dissemblance entre les individus. Certains éléments de l'identité individuelle permettent donc à la fois d'associer et de différencier. Chaque individu porte donc une forme d'altérité en lui.

1.1. *Du pouvoir subversif des médias*

Je songe à ces jeunes si mal armés pour la vie
Professionnelle, mais aussi si mal équipés
Intellectuellement, spirituellement
Sans repères sans critères ;
Et qui reçoivent [...] le choc de l'Occident
À travers les médias
Jusque dans leurs demeures. Kesteloot (2011, p.46).

Reflets d'une époque fortement modernisée, les médias sont utilisés dans les coins les plus reculés de la terre. Arjun Appadurai parle de « médiascape »,

Les médiascapes, ce sont à la fois la distribution des moyens électroniques de produire et de disséminer de l'information (journaux, magazines, chaînes de télévision et studios cinématographiques), désormais accessible à un nombre croissant d'intérêts publics et privés à travers le monde, et les images du monde créées par ces médias. Appadurai (2015, p.73-74).

La rapidité de transmission d'informations, de diffusions d'images du monde entier et l'instantanéité de ces médias, contribuent non seulement à réduire amplement la distance entre les espaces mais aussi à faire abstraction du temps même. De plus, comme l'a souligné Monique Crouillère, dans son article intitulé « Cinéma africain et immigration », c'est « grâce aux médias de masse, [que]de plus en plus de délaissés et de démunis cherchent eux aussi à accéder au bien-être véhiculé par ces petits écrans qui diffusent luxe et bonheur factices. Crouillère (2011, p.13).

Niodior, petite île du Sénégal située « dans le ventre de l'Atlantique » Diome (2003, p.129) est le décor où Fatou Diome campe son récit. Sur l'île, où un émigré en vacances a acheté une télévision, c'est le début d'une nouvelle ère. En effet, « pour la première fois de leur vie, la majorité des habitants pouvait

expérimenter cette chose étrange dont ils avaient déjà entendu parler : voir les Blancs parler, chanter, danser, manger, s'embrasser, s'engueuler, bref, voir des Blancs vivre pour de vrai, là, dans la boîte, juste derrière la vitre » Diome (2003, p.49). Ce passage exprime d'abord la (r)évolution que les habitants semblent avoir institué dans leur vie avec l'acquisition de cet objet et présage ensuite l'influence grandissante de la télévision quant à leur perception du monde.

L'objet « magique » permet aussi aux jeunes Niodiorois de voir évoluer les Sénégalais - Sportifs nationaux évoluant en France - (p. 50) mais aussi les clubs occidentaux. Il forge davantage le mythe de la France qui est forcément, pour eux, un pays de Cocagne d'autant plus que beaucoup d'exemples consolident leur croyance :

Tenez, par exemple, la seule télévision qui leur permet de voir les matchs, elle vient de France. Son propriétaire, devenu un notable au village, a vécu en France. L'instituteur, très savant, a fait une partie de ses études en France. Tous ceux qui occupent des postes importants au pays ont étudié en France. Les femmes de nos présidents successifs sont toutes françaises [...] Les quelques joueurs sénégalais riches et célèbres jouent en France. Pour entraîner l'équipe nationale, on a toujours été cherché un Français [...] Alors, sur l'île, même si on ne sait pas distinguer, sur une carte, la France du Pérou, on sait en revanche qu'elle rime franchement avec chance (p. 53).

La scène où est émise successivement la publicité sur Coca-Cola et sur Miko est symbolique. Elle permet de comprendre à quel point, la télévision peut façonner la manière de voir et de penser des enfants de Niodior, dont « une troupe de gamins rachitiques âgés de sept à dix ans, avec pour uniques jouets des bouts de bois et des boîtes de conserve ramassées dans la rue » (p. 19) qui suivent les pages de publicité avec intérêt :

Ensuite, c'est au tour de Miko d'aiguiser leur appétit. Un énorme cône de glace, aux couleurs chatoyantes, remplit l'écran, puis un enfant bien potelé apparaît, léchant goulûment une glace démesurée [...] « Hum ! Hâm ! Hâââmmm ! C'est bon ! Hum ! » font-ils de concert. Les glaces, ces enfants n'en connaissent que les images. Elles restent une nourriture virtuelle, consommée là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans ce paradis où ce petit charnu de la publicité a eu la bonne idée de naître. Miko, ce mot, ils le chantent, le répètent comme les croyants psalmodient leur livre saint. Cette glace, ils l'espèrent comme les musulmans le paradis de Mahomet, et viennent l'attendre ici comme les chrétiens attendent le retour du Christ (p.19-20)

La télévision devient ainsi le miroir de l'espace du Nord exposé aux yeux éblouis des personnages vivants dans le Sud et contribue, de fait, à allumer sinon à

raviver la flamme du rêve de l'Ailleurs. À cela s'ajoute le fait que les médias peuvent être déviés de leur fonction première et ne servir qu'à illustrer des contre-discours, à susciter l'envie chez les autochtones tout en cachant les réelles conditions de vie des migrants. Dans le roman *Amours sauvages* de la camerounaise Beyala, par exemple, Ève-Marie par ailleurs la narratrice du roman, a « fabriqué » une histoire à elle en travestissant la réalité. Elle écrit :

Nous allâmes [son mari et elle] faire une photo, celle qui est posée sur ce guéridon : on nous voit assis dans des fauteuils rembourrés et ocre. [...] Le président de la république française me serre la main. [...] C'est une image splendide. Je l'ai envoyée au pays parce que je ne voulais pas qu'on sache dans quelle misère je vivais. D'ailleurs personne ne soupçonna jamais que la photo avait été faite chez M. Sallam, spécialiste en trucage. Beyala (1999, p.16).

La photo est ainsi un médium idéal pour les migrants dont le but est de fabriquer l'illusion de leur réussite. Elle est aussi pour les autochtones une sorte de miroir qui reflète le monde de l'autre côté. De même, certains personnages de *Bleu Blanc Rouge*, devant aller en France, « transitaient d'abord par Paris, où ils restaient quelques semaines, le temps de se photographier devant les monuments historiques de la capitale pour semer, le moment venu, la confusion dans l'esprit de la population au pays ». Mabanckou (1998, p.88-89). Le laisser-paraître est un mirage qui passe souvent par les médias.

Sous les cieux de Pointe-Noire, la photographie est l'allégorie de l'imaginaire : elle nourrit et se nourrit de l'espoir des personnages, entretient leur rêve de l'Ailleurs, pour ne citer que cela. Ainsi Moki, un émigré, « fournissait [...] des cartes oranges vierges [aux jeunes] qui y collaient leur photographie et épataient les filles les plus naïves » (p. 62) Ils se projetaient ainsi dans « une identité d'immigré en France ». Moudileno (2006, p.114) Le même personnage illustre ses propos avec un album de photo et c'est seulement dans ce cas-là que son récit devenait « moins ombrageux » Mabanckou (1998, p.72) pour ses auditeurs.

Il ressort de ce qui précède que les médias sont de puissants vecteurs de l'altérité en même temps qu'ils renforcent « le sentiment du voyage, du risque, du

dépassement de soi [...] Les images [sont] une invitation à ne pas avoir peur, à se lancer dans la course pour atteindre l'Eldorado ». Diouf (2018, p.74-75).

1.2. De l'influence de certaines figures migrantes

Moki (*Bleu blanc Rouge*), Yaltigué et L'homme de Barbès (*Le ventre de l'Atlantique*) sont trois personnages emblématiques de l'émigration prétendument « réussie » et qui trônent dans leur espace d'origine comme des demi-dieux. L'étude de l'onomastique s'avèrera intéressante car les noms de ces personnages cités plus haut relèvent du symbolique.

Au commencement, écrit le narrateur de *Bleu Blanc Rouge*, « il y avait ce nom. Un nom banal. Un nom à deux syllabes : Moki... » Mabanckou (1998, p. 35). Loin d'être banal, ce nom, par un jeu anagrammatique, devient *Miko* du nom de la glace qui fait tourbillonner les enfants dans *Le ventre de l'Atlantique* ou alors *Komi* s'entendant alors comme « commis » eu égard à la figure de porteur d'altérité incarné par le personnage dont le narrateur nous dit qu'il avait « un masque pour le pays. Un autre pour Paris » Mabanckou (1998, p.134). Par ailleurs, il est à noter que le prénom de Moki est de Charles. Son père le lui a donné par admiration pour De Gaulle.

Yaltigué, de son nom complet Wagane Yaltigué³ termes renvoyant successivement au « pouvoir » et à l' « avoir », est « un verni de l'émigration » Diome (2003, p.120) qui incarnait aux yeux de Niodiorois,

La plus belle des réussites. Wagane le savait et s'en délectait. À chacun de ses mouvements, le bruissement de son grand boubou de basin, bien amidonné, rappelait aux villageois tout ce que la vie tenait hors de leur portée : la fortune. Il savait aussi qu'en comptant les jaloux et les haineux, ses ennemis étaient au nombre des poils de sa barbe. Alors pour attiser leur convoitise, il retroussait de temps en temps les manches de son boubou, découvrant une montre en or qui lançait des reflets moqueurs dans les yeux envieux (p.120-121).

Quant au troisième personnage, si son pseudonyme « L'homme de Barbès » connote la réussite sur l'île de Niodior, il convient de souligner que Barbès est

³ Ces noms sont typiques d'un groupe ethnique (sérère) présent en Afrique de l'Ouest mais surtout au Sénégal.

l'un des quartiers de Paris où il y a le plus d'immigrés dont les conditions de vie ne sont pas toujours des plus enviables. Cachant les réalités de son vécu en France, il est « l'emblème de l'émigration réussie, on lui demandait son avis sur tout, les visages se faisaient polis à sa rencontre, même le sable se lissait au passage de ses longs boubous amidonnés ». Diome (2003, p.33).

Les rumeurs font de ces émigrés des mythes qu'ils s'attachaient à consolider par leur propre discours. Ainsi, au clair de la lune, les jeunes Niodiorois se réunissaient autour de l'homme de Barbès, pour une « séance d'entraînement » (p. 91):

- Alors, tonton, c'était comment là-bas, à Paris ? lançait un des jeunes (...)
- C'était comme tu ne pourras jamais l'imaginer. Comme à la télé, mais en mieux, car tu vois tout pour de vrai. Si je te raconte réellement comment c'était, tu ne vas pas me croire. Pourtant, c'était magnifique, et le mot est faible. Même les Japonais viennent photographier tous les coins de la capitale, on dit que c'est la plus belle du monde. J'ai atterri à Paris la nuit ; on aurait dit que le bon Dieu avait donné à ces gens-là des milliards d'étoiles rouges, bleues et jaunes pour s'éclairer ; la ville brillait de partout. [...] Et puis, leur Dieu est si puissant qu'il leur a donné des richesses incommensurables ; alors pour l'honorer, ils ont bâti des églises partout, de gigantesques édifices d'une architecture étonnante (p. 83-84).

Et d'ajouter encore :

Il n'y a pas de pauvres, car même à ceux qui n'ont pas de travail l'État paie un salaire : ils appellent ça le RMI, le revenu minimum d'insertion. Tu passes la journée à bâiller devant ta télé, et on te file le revenu maximum d'un ingénieur de chez nous. [...] Tout ce dont vous rêvez est possible. Il faut vraiment être un imbécile pour rentrer pauvre de là-bas (p. 86-87).

Ailleurs, dans le même espace du Sud, à Pointe Noire, la vie ne prend vraiment sens que pendant la saison sèche⁴ qui coïncide avec l'arrivée des émigrés au pays : « C'était le moment des fêtes. La période la plus agitée du pays. Tout allait soudainement si vite. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient à une cadence vertigineuse ». Mabanckou (1998, p.50). Le retour de Moki, le Parisien est attendu de tous, particulièrement des futurs candidats à l'émigration. À son arrivée, afin de se faire voir et entendre par le plus de personnes possible, Moki privilégiait

⁴ Entre Juillet et septembre.

les endroits publics, comme la buvette où il trônait sur un siège, devant un public ébloui, tel un dieu avec ses fidèles. Son discours comme les expressions que le narrateur choisit participent à la divinisation du personnage. D'ailleurs, le narrateur a succombé aux propos de Moki affirmant pouvoir « reprendre ses récits à la virgule près ». Mabanckou (1998, p.91).

Le retour au Congo est pour Moki, le Parisien, une occasion d'« offici[er]sa messe annuelle» Mabanckou (1998, p.86), en conseillant aux jeunes venus l'écouter de se « méfier des *faux prophètes* qui parleraient en leur nom » (p. 89) sans oublier de leur dire que le fait de ne pas aller en France « est un péché impardonnable » (p. 86) pendant que les filles « l'embrassaient, le touchaient tour à tour comme pour chercher sa bénédiction» (p.87).

Ce n'est guère s'avancer que de dire que ces genres de discours tenus par L'homme de Barbès, le Parisien... tendent à encourager les jeunes à émigrer par tous les moyens possibles même si selon Catherine Mazauric, « les candidats à la migration du sud de la planète n'ont pas à être perçus comme des êtres particulièrement naïfs, jouets des illusions diffusées par les médias ou leurs compatriotes déjà expatriés ». Mazauric (2012, p.63) Cependant, il s'avère que sans avoir effectué le voyage en Europe, les autochtones vivent dans une sorte d'entre-deux culturel : entre l'Afrique et l'Europe. Ce « transfert » culturel est devenu possible avec les médias et les voyageurs qui apportent avec eux « un bout de France» Diome (2003 , p.160) ou qui donnent « *un petit quelque chose de la France* » Mabanckou (1998, p.60) à des autochtones qui mettent des habits « *venus tout droit de Paris*», (p.48) qui préfèrent le « *vin rouge de France* » (p.41) les « *pacotilles made in France*, que personne n'aurait échangées contre un bloc d'émeraude » Diome (2003, p.31) et font tout « comme en France, chez *Digol*... ». Mabanckou (1998, p.51). Ces aspects d'une autre culture qui s'imposent aux personnages créent une sorte d'altération identitaire et participent à leur « désorientation ». Michel Agier aurait parlé d'« épreuves d'altérité ». Agier (2013, p.91). Ces épreuves ne relèvent pas seulement des « actes » des immigrés devant s'orienter dans la culture de sa société d'accueil, elles concernent tout

individu vivant à la croisée de deux ou de plusieurs cultures ou aspects de cultures parce que, comme le souligne Agier, « les lieux et situations de cette épreuve se sont à la fois mondialisés et multipliés ». (92).

2. Entre altération et fabrication d'identité

Dans les romans du corpus sélectionné, la représentation de l'Autre et la projection de l'Ailleurs dont les discours médiatiques et rumorales sont les relais, tendent non pas à « disloquer » l'identité du sujet-subissant, mais à creuser un certain écart d'où l'altération de l'identité. Cette altération peut être définie comme le processus d'une rencontre de l'identité avec l'altérité au bout duquel, l'individu, s'il n'a pas de solides ancrages, fait face à une crise identitaire, une assimilation ou une perte d'identité. Dans tous les cas, il y a une altération de l'identité devenue problématique par la suite.

2.1. Altérisation et altération identitaires

L'altérité, qui passe par les médias et discours migratoires, se fraie progressivement un passage dans l'univers des personnages de telle sorte que l'Autre du Nord, symbolisé de manières différentes, agit sur les façons de penser des autochtones et est ainsi érigé progressivement en « modèle » d'où l'altérisation qui est un processus de domination plus ou moins latente sur les personnages, dans le Sud. Le concept d'altérisation se comprend par les moyens et stratégies mis en œuvre facilitant la circulation de l'altérité (biens, imaginaires, personnes) ainsi que le sceau du pouvoir, de l'hégémonie dont celle-ci est empreinte. Les figures altérisées présentes dans les espaces du Sud se manifestent souvent devant une figure de l'Ailleurs ou le symbolisant. Un passage du roman *Le ventre de l'Atlantique* exemplifie nos propos. L'attitude du réceptionniste d'un hôtel où Salie, la narratrice venue en vacances au pays et voulant prendre quelques jours de repos, montre la situation complexe des deux figures. Salie écrit :

À mon arrivée, en début d'après-midi, il avait d'abord hésité à me donner une chambre :

- Ta carte d'identité ? Dis à ton client qu'il doit d'abord payer la chambre, avait-il déclaré.

- Mais quel client ? Ça ne va pas, non ? avais-je rétorqué, avant de me raviser. Je suis en vacances, voilà mon passeport et ma carte de résident.

- Ah, une *Francenabé* ! Excusez-moi, madame. Bienvenu chez nous. Donnez-moi votre sac, je vais vous montrer votre chambre.

[...] Les phrases du réceptionniste dansaient dans ma tête : *Bienvenu chez nous*, comme si ce pays n'était plus le mien [...] Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'était grâce à ma carte de résident française, synonyme de solvabilité, que j'avais pu obtenir une chambre d'hôtel dans mon propre pays. Diome (2003, p.197).

Ce passage transcrit une nette manifestation de l'altérisation. Tout se joue selon l'identité ou l'origine de la personne. D'ailleurs, il faut noter le passage plus au moins brusque des pronoms personnels : le réceptionniste passe du « tu » au « vous ». L'une des figures est comme sous l'emprise d'« une sorte de colonisation mentale » Diome, (2003, p.53) alors que l'autre peine à comprendre que les égards à son endroit sont dus au seul fait qu'elle possède des papiers français.

Dans *Bleu Blanc Rouge*, le narrateur Massala-Massala, développe les mêmes réflexes de sujet altérisé. Il perd toute estime de lui-même et a une « image négative [de sa] personne [se jugeant] avec sévérité [et ne s'accordant] aucune qualité ». Mabanckou (1998, p.37) L'univers dans lequel il évolue est diamétralement opposé à celui du Parisien. En effet, il y avait deux mondes « celui de la famille de Moki et celui du reste du quartier » (p.44) Ces clivages sociaux sont un abîme qui se creuse entre les émigrés et les autochtones d'où le complexe d'infériorité développé par certains personnages qui deviennent ainsi des sujets altérisés, complexés et à l'identité complexe.

« Étrangers » dans leur propre pays et espérant devenir Parisien un jour, certains personnages se rabattent sur la Sape⁵ qui est l'expression d'une altérisation identitaire. Il s'agit pour eux de se prêter au « jeu complexe de parades visuelles, orales et scripturales » (2006, p.110) comme l'a écrit Lydie Moudileno dans un

⁵ SAPE (Société des ambianceurs et des personnes élégantes) et le sapeur est une personne se reconnaissant et reconnue par ses pairs comme appartenant à la Sape (*Bleu Blanc Rouge*).

chapitre au titre suggestif : « Les parades du migrant. *Bleu blanc rouge* d'Alain Mabanckou ou l'art de la manipulation ». Il s'agit donc de faire comme le personnage Moki qui s'habille à « éblouir » son entourage:

Vêtu d'un costume sur mesure de Francesco Smalto. Une chemise très transparente laissait deviner sa peau blanchie une fois qu'il avait tombé la veste publiquement. Sa cravate en soie arborait des motifs minuscules de la tour Eiffel. Il ne chaussait que des Weston et était le seul au pays à en posséder en crocodile ; le prix d'une paire était l'équivalent du salaire d'un ministre d'État du pays. Mabanckou (1998, p. 69).

Ainsi, entre l'espace du Sud et l'espace du Nord, se trouve un espace intermédiaire auquel les sapeurs accèdent aisément en s'appropriant les aspects culturels du Nord comme certaines habitudes alimentaires et vestimentaires et/ou la langue, car pour eux, il est important de parler « un *français français*. Le fameux français de Guy de Maupassant ». Mabanckou (1998, p.62-63). Cet espace, franchi, l'Europe leur semble plus proche et plus accessible. De la sorte, pour les sujets autochtones qui subissent tour à tour l'altérité et l'altérisation, leur identité devient de plus en plus insaisissable. En effet, si au début, il y avait le « je/ nous » d'une part et le « tu/vous » d'autre part, ces aspects tendent non pas à fusionner, mais à s'affronter, à s'opposer. Très souvent, la culture européenne ou du moins certains de ses aspects priment sur tout le reste. L'extrait ci-après le montre :

Certains autochtones décrivaient avec un talent inégalable les lignes du métro, station par station, à croire qu'ils avaient séjourné à Paris. D'autres s'attribuaient pour pseudonymes les noms de ces stations. Tel se surnommait Saint-Placide. Tel autre Strasbourg-Saint Denis. Tel autre encore Colonel Fabien ou Maubert-Mutualité. Ils adjoignaient à ces pseudonymes le mot « Monsieur ». *Monsieur Saint-Placide, Monsieur Strasbourg-Saint-Denis, Monsieur Colonel-Fabien, Monsieur Maubert-Mutualité*. Mabanckou (1998, p.62).

Loin d'araser la potentielle barrière à leur conflit identitaire, les appartenances multiples des personnages se confrontent entre elles. L'espace de l'entre-deux où ils se situent devient ainsi un espace de tension d'où leur migration. Ce terme rend compte d'une forme d'errance, mais s'emploie spécifiquement pour les représentations fictionnelles. Comme l'ont proposée Simon Harel dans *Les passages obligés de l'écriture migrante* et Pierre Ouellet dans *L'esprit migrateur: essai sur le non-sens commun*, la migration peut aussi bien renvoyer à une situation

d'errance géographique qu'à une instabilité intérieure. Cela dit, c'est la migrance comme territoire intérieur ayant pour origine la présence-confrontation de deux ou plusieurs cultures ou aspects de cultures qui intéresse nos propos. Le « je » dominé ou encore « l'être-en-migrance ». Calle-Gruber & Goulet (2017, p.8) des personnages peut se subvertir en une altération identitaire, laquelle s'apparente souvent à une aliénation. Ainsi, au cours d'une *battle* entre sapeurs, Moki est déclaré vainqueur par le public alors même qu'il incarnait la figure du colonisateur :

J'étais coiffé d'un casque colonial et je portais une longue soutane qui balayait le sol lorsque je me déplaçais. Je tenais une bible dans ma main droite et, pendant que mon adversaire me tournait le dos, je lisais à haute et intelligible voix un passage de l'Apocalypse de Jean. Le public était euphorique, capté par mon originalité. [...] Le président du club adverse était tombé dans le guet-apens. En se retournant, il constata l'écart que j'avais creusé entre lui et moi. Je fus acclamé. La foule s'était levée pour la première fois. On scandait mon nom. Mabanckou (1998, p. 82).

Le casque colonial, la soutane et la bible sont autant d'objets symboliques de la colonisation et qui, dans ce contexte, témoignent de l'altération identitaire des personnages. Selon un personnage de *Tels des astres éteints* de Léonora Miano, c'était avec la Bible « qu'on avait appris aux Kémites à tendre l'autre jour, à aimer, leur ennemi plutôt qu'eux-mêmes » Miano (2008, p.79). Moudileno a aussi révélé toute la « dimension théâtrale » (2006, p.25) de ce phénomène. Les sapeurs qui versent – presque – dans l'aliénation identitaire de par leur mise vestimentaire et de leur mode de vie passent des figures d'importation de l'altérité aux figures de portation de l'altérité. Le peuple, pour reprendre l'écrivain Léonora Miano, dans son roman *Tels des astres éteints*, « n'aimait plus être lui-même, ne savait d'ailleurs plus qui il était ». Miano (2008, p.138). Cette situation rend compte d'un phénomène récurrent dans les fictions. Mais, celles-ci mettent en scène des personnages/narrateurs qui essaient (de développer) des stratégies de résistance.

2.2. *La fabrication d'identité*

Cette expression, inspirée de l'ouvrage *Parades postcoloniales. La fabrication des identités dans le roman congolais*, de Lydie Moudileno, nous permet d'illustrer

par des mots le processus de quête ou de résistance identitaire à l'œuvre dans *Le ventre de l'Atlantique* et dans *Bleu blanc Rouge*. Du latin *fabricare*, le verbe fabriquer peut s'entendre comme « inventer, façonner, donner forme... ». Les romans de Diome et Mabanckou mettent en scène des personnages qui inventent, façonnent, donnent forme à leur identité « difforme ». Notion très complexe, l'identité, se trouve au cœur de la production artistique contemporaine où elle est étudiée sous tous ses aspects. Elle peut être définie comme ce qui « singularise » un individu, un groupe ou même une nation, de par les aspects particuliers qui les caractérisent. À propos de cette notion, l'écrivain franco-libanais Amin Maalouf, écrit : « nous croyons tous savoir ce que ce mot veut dire, et nous continuons à lui faire confiance même quand, insidieusement, il se met à dire le contraire ». Maalouf (1998, p.15).

Les romans présentent des figures symboliques que nous classons en trois catégories : les figures antithétiques, les figures amplificatrices et les figures d'opposition. Les premières sont incarnées par Moki ou l'homme de Barbès, par exemple, dont les discours tenus dans l'espace d'origine ne s'accordent pas avec la réalité vécue dans l'espace d'accueil. Le rôle des figures amplificatrices est justement de consolider ces discours migratoires par des discours rumorales. Ces figures sont souvent dans l'impossibilité d'émigrer et/ou attendent le moment idéal pour partir comme un vieux pêcheur, dans *Le ventre de l'Atlantique* qui discourait ainsi :

Vous voilà adultes ! Ce n'est pas en soulevant gratuitement la poussière que vous deviendrez des chefs de famille respectables. [...] Regardez Wagane, voilà un vrai modèle ! Un digne fils de chez nous. Il a été jusqu'au bout du monde chercher fortune ; maintenant, il répand le bien autour de lui. Partez où vous pouvez, mais allez chercher la réussite. [...] N'oubliez pas mes enfants, chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité ! Diome (2003, p.124).

Les figures d'opposition (narrateurs/personnages/autochtones/émigrés) tentent de déconstruire le mythe de l'Europe, par tous les moyens. C'est par exemple, l'instituteur du village de Niodior qui fait de son possible pour sortir les jeunes des filets du rêve. Salie, s'insurge contre le départ de son frère pour la

France et lui propose son aide afin de trouver une activité rentable à Niodior. Le message qu'on peut retenir de leurs discours est que chaque individu où qu'il soit peut se créer un paradis à lui. La figure de Salie qui vient en opposition aux figures amplificatrices et antithétiques est une figure de résistance. La création de ce personnage-narrateur qui se déplace entre l'Afrique et l'Europe (le Sénégal et la France), est pour l'écrivain une stratégie de déconstruction du mythe européen. L'écrivain prêtant toujours sa voix à son/ses personnage(s) Salie est ainsi la figure qui tire Madické de son rêve. Elle évitera à son frère, analphabète, une désillusion dont la cause sera son échec en France.

Chez Mabanckou, les figures qui portent le flambeau de la résistance sont des comparses. Ce sont des personnages méprisés et appelés Paysans parce qu'ils viennent de la Province. Or, pour certains autochtones, « mieux valait n'avoir pas été en France que de revenir d'une Province » Mabanckou, (1998, p.88). Massala-Massala, le narrateur de *Bleu Blanc Rouge* subjugué par Moki, adhère à son discours et traitait de menteurs les Paysans qui conseillaient aux jeunes de réfléchir deux fois avant de partir pour la France. Or, les Paysans sont des personnages qui sont restés eux-mêmes, malgré leur voyage en France. Cela transparait même dans les propos que Massala-Massala veut volontiers accusateurs. Il dresse ainsi le portrait du Paysan:

Un aigri, un austère étudiant en doctorat. Il fait son retour au pays en marge de l'actualité. Un retour sans écho, sans tambour ni trompette. On ne se rend pas compte de son arrivée. Personne, en dehors de sa famille, ne lui rend visite. Il n'est pas élégant. Il ne sait pas ce que c'est l'élégance. Il ignore comment nouer une cravate en quelques secondes. Il a la peau très foncée. [...] Si son retour coïncide avec celui d'un Parisien, on les compare. On les confronte. On souhaite qu'ils se rencontrent. Le Paysan n'a aucune considération pour le Parisien. Celui-ci change de vêtements trois fois par jour. Celui-là retourne au pays avec trois jeans et quelques tee-shirts. À la limite, il prévoit une veste étriquée au cas où il devrait errer dans les ministères à la quête d'un document pour la rédaction de sa thèse. Le Paysan se déplace à pied et pousse le culot jusqu'à prendre les transports en commun avec les autochtones. [...] Le Paysan mange du manioc et du fofou. Il mange par terre avec ses frères. Il joue au ballon à chiffons dans la rue avec quelques *jeunes-vieux*. [...] On l'entend se lamenter que la vie est difficile en France. Mabanckou (1998, p. 89-90).

Aussi, le narrateur donne directement la parole à Moki qui s'épanche alors que les rares discours des Paysans sont seulement rapportés. S'agissant de Massala-Massala, « le même nom [symbolique] répété deux fois [et qui veut dire] : *ce qui reste restera, ce qui demeure, demeurera*», Mabanckou (1998, p.127) victime de son « rêve bleu-blanc-rouge » Mabanckou (1998, p.166), il effectuera le voyage en France. Son itinéraire sera autre que celui du Parisien. Il passera des mois dans la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis avant d'être expulsé. Il revient donc à la case départ. Si Fatou Diome par la voix de sa narratrice évite à Madické la désillusion, Mabanckou, lui, laisse son narrateur aller voir ce qu'il y a de l'autre côté. Le parcours cyclique de ce dernier est juste une confirmation de ce que le nom du personnage évoquait déjà : *ce qui reste restera, ce qui demeure, demeurera*. Mabanckou montrant ainsi l'inconsistance des discours migratoires, a le dernier mot. La mise en scène de la figure fictive de Massala-Massala qui pensait détenir son avenir entre ses mains, permet à l'écrivain d'élaborer une conscientisation des sujets altérisés aux réalités de l'Europe. Par ailleurs, Massala-Massala parle « d'une existence détournée » Mabanckou (1998, p.217).

Bien qu'elles s'opposent dans certains cas, les différentes figures présentes dans les deux romans, ont un point commun. Elles sont tributaires de plusieurs cultures ou éléments culturels. Donc, elles ne peuvent plus se revendiquer d'une seule appartenance : qu'il s'agisse de Salie dans *Le ventre de l'Atlantique*, des sujets altérisants (les sapeurs) dans *Bleu Blanc Rouge* ou bien des personnages altérisés, de manière générale. L'enjeu se trouve dans la position que prennent les personnages happés qu'ils sont par « le tourbillon du brassage culturel ». Diome (2003, p.60).

Salie se fabrique une identité à partir de son héritage africain et européen. Ce court dialogue avec son frère l'illustre fort bien :

- Si t'étais obligée de choisir entre les deux pays[France-Sénégal], tu choisirais lequel ?
- Et toi, tu préfères qu'on te coupe la jambe gauche ou le bras droit ? rétorquai-je en riant.
- La question ne se pose pas [...]
- Ben, pour moi non plus [...]

Chez moi ? Chez l'Autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l'enfant présenté au sabre du roi Salomon pour le juste partage. Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité [...] Je cherche mon pays là où on apprécie l'être-additionné, sans dissocier ses multiples strates. Je cherche mon pays là où s'estompe la fragmentation identitaire. Diome (2003, p.253-254).

De ce fait, l'être humain peut être hybride sans que son identité ne soit altérée ou sans que l'individu ne soit aliéné. Au lieu de subir la mondialisation de plein fouet, l'individu peut (doit) s'ouvrir à elle sans pour autant verser dans l'aliénation identitaire. Du moins, c'est ce qui ressort de l'analyse de ces romans et que les écrivains proposent implicitement dans les espaces du Sud, à l'ère de la mondialisation et des brassages culturels. De plus, au cours de ces dernières années, des théories sur le métissage culturel se sont développées. Un aspect de l'identité fait l'unanimité : elle n'est pas fixe. L'hypothèse avancée est donc qu'au XXI^e siècle où est noté un grand brassage des cultures, il serait aberrant de considérer toute identité comme « pure », quelle que soit la couleur de la peau de l'individu.

En outre, l'identité et ses déclinaisons constituent un des pivots de la littérature-monde qui explicite un souhait d'ouverture, de connexion entre les auteurs, les œuvres et les langues. [Qui] plaide en faveur d'un télescopage des cultures, d'une hybridation d'évidence dans un monde polyphonique ». Delbart (2010). Le sujet hybride se trouve au cœur des productions de cette littérature qui analyse ainsi les différentes possibilités d'invention à partir d'appartenances multiples. De nombreux écrivains aux appartenances multiples⁶ dont la production relève de la littérature-monde, questionnent les liens faits d'hybridité, de migration ou d'aliénation entre l'Afrique et l'Europe. De tout ce qui précède cependant, il semble essentiel de tenir compte du fait que « le sentiment d'appartenance est une conviction intime qui va de soi ; l'imposer à quelqu'un, c'est nier son aptitude à se définir librement ». Diome (2003, p.172).

⁶ Dont Fatou Diome et Alain Mabanckou

Conclusion

« Apostrophés » par la réalité, certains écrivains choisissent de se positionner par rapport au monde d'où l'immersion du réel dans leur fiction. *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome et *Bleu Blanc Rouge* d'Alain Mabanckou sont deux romans qui nous ont permis d'étudier les processus d'altérisation et d'altération identitaires ainsi que la fabrique d'identité dans les espaces du Sud (en valsant entre Niodior et Pointe Noire principalement). Le travail a permis de mettre en exergue l'important foisonnement identitaire né en faveur d'un monde hybride et qui fait de chaque individu, quelle que soit sa zone géographique, un être de diversité, porteur de plusieurs « altérités » et à la frontière des cultures. En effet, cette situation est un héritage – de l'époque – plus ou moins complexe dont la « mauvaise » gestion peut générer de profonds troubles identitaires.

La littérature est ainsi un outil de connaissance des sociétés. Et, l'écrivain, comme l'a dit Emmanuel Dongala « peut aider à une prise de conscience, non parce qu'il le fait délibérément mais parce qu'il crée une réalité imaginaire qui peut aider à la compréhension du monde réel ». Brezault (2005, p.659). De ce fait, le corpus tout en présentant différents types de personnages confrontés à une altérisation, met en scène des possibilités d'invention de soi à partir des appartenances multiples des individus.

Références

- APPADURAI Arjun. 2015. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Payot : Paris.
- BREZAULT Éloïse. 2005. *Les nouvelles tendances de la fiction dans l'Afrique francophone au tournant du siècle (1990-2000)*. Thèse de doctorat : Littérature générale et comparée. Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle, Tome 2.
- CALLE-GRUBER Mireille & CREVIER-GOULET Sarah-Anaïs (éds). 2017. *Écritures migrantes du genre (II). Langues, arts, inter-sectionnalités génériques*. Presses Sorbonne Nouvelle : Paris.

- CROUILLÈRE, M. (2011). « Cinéma africain et immigration » dans Naudillon Françoise & Ouédraogo Jean (dir.). *Images et mirages des migrations dans les littératures et les cinémas d'Afrique francophone*. Mémoire D'Encrier : Montréal, pp .11-30.
- DELBART Anne-Rosine. « Littératures de l'immigration : un pas vers l'interculturalité? ». *Carnets : Revue électronique d'Études Françaises*, première série, n°2-spécial, pp 99-110. (En ligne), consulté le 25/05/2021
Url : <https://journals.openedition.org/carnets/5006>.
- KESTELOOT Lilyan. 2011. « En songeant à Samba Diallo », dans LY Amadou (dir.). *L'Aventure ambiguë. Un témoignage sur la condition humaine*. L'Harmattan : Dakar, pp. 245-248.
- MABANCKOU Alain. 1998. *Bleu Blanc Rouge*. Présence Africaine : Paris.
- MAZAURIC Catherine. 2012. *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*. Karthala : Paris.
- AGIER Michel. 2013. *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. La Découverte : Paris.
- BEYALA Calixthe. 1999. *Amours Sauvages*. Albin Michel : Paris.
- DIOME Fatou. 2003. *Le ventre de l'Atlantique*. Anne Carrière : Paris.
- DIOUF Nafissatou. 2018. *En allant à Cansado. Le piège*. L'Harmattan : Dakar.
- HAREL Simon. 2005. *Les passages obligés de l'écriture migrante*. XYZ éditeur : Montréal.
- MAALOUF Amin. 1998. *Les identités meurtrières*. Grasset & Fasquelle : Paris.
- MIANO Léonora. 2008. *Tels des astres éteints*. Plon: Paris.
- MOUDILENO Lydie. 2006. *Parades postcoloniales. La fabrication des identités dans le roman congolais*. Karthala : Paris.
- OUELLET Pierre. 2005. *L'esprit migrateur : Essai sur le non-sens commun*. VLB Éditeur : Montréal.
- RICOEUR Paul. 1990. *Soi-même comme un autre*. Seuil, Paris.